

Jean Raspail : "Notre civilisation est en train de disparaître"

Entretien

Écrivain, Jean Raspail décrivait en 1973, dans son roman "le Camp des saints", la submersion de l'Europe par la multitude des migrants du tiers-monde.

Que vous inspire la situation actuelle ?

Vous savez, je n'ai guère envie de me joindre à la grande ronde des intellectuels qui passent leur temps à débattre de l'immigration... J'ai l'impression que ces colloques ne servent à rien. Le peuple sait déjà toutes ces choses, intuitivement : que la France, telle que nos ancêtres l'ont façonnée depuis des siècles, est en train de disparaître. Et qu'on amuse la galerie en parlant sans cesse de l'immigration sans jamais dire la vérité finale. Une vérité d'ailleurs indicible, constatait mon ami Jean Cau, car celui qui la proclame est immédiatement poursuivi, condamné puis rejeté. Richard Millet s'en est approché, voyez ce qui lui est arrivé !

On dissimule aux Français la gravité du problème ?

Oui. À commencer par les dirigeants politiques ! Publiquement, "tout va très bien, Madame la marquise". Mais, la porte fermée, ils reconnaissent que "oui, vous avez raison : il y a un vrai problème". J'ai sur ce sujet des lettres édifiantes de hauts responsables de gauche, de droite aussi, à qui j'avais envoyé *le Camp des saints*. "Mais vous comprenez : on ne peut pas le dire..." Ces gens-là ont un double langage, une double conscience. Je ne sais pas comment ils font ! Je pense que le désarroi vient de là : le peuple sait qu'on lui cache les choses. Aujourd'hui, des dizaines de millions de gens ne partagent pas le discours officiel sur l'immigration. Ils ne croient aucunement que ce soit une chance pour la France. Parce que le réel s'impose à eux, quotidiennement. Toutes ces idées bouillonnent dans leur crâne et ne sortent pas.

Vous ne croyez pas possible d'assimiler les étrangers accueillis en France ?

Non. Le modèle d'intégration ne fonctionne plus. Même en admettant qu'on reconduise un peu plus de clandestins à la frontière et qu'on réussisse à intégrer un peu plus d'étrangers qu'aujourd'hui, leur nombre ne cessera pas de croître et cela ne changera rien au problème fondamental : l'envahissement progressif de la France et de l'Europe par un tiers-monde innombrable. Je ne suis pas prophète, mais on voit bien la fragilité de ces pays, où s'installe une pauvreté insupportable et sans cesse croissante à côté d'une richesse indécente. Ces gens-là ne se retournent pas vers leurs gouvernements pour protester, ils n'en attendent rien.

Ils se tournent vers nous et arrivent en Europe par bateaux, toujours plus nombreux, aujourd'hui à Lampedusa, ailleurs demain. Rien ne les en décourage. Et par le jeu de la démographie, dans les années 2050, il y aura autant de jeunes Français de souche que de jeunes étrangers en France.

Beaucoup seront naturalisés.

Ce qui ne signifie pas qu'ils seront devenus français. Je ne dis pas que ce sont de mauvaises gens, mais les "naturalisations de papier" ne sont pas des naturalisations de cœur. Je ne peux pas les considérer comme mes compatriotes. Il faudra durcir drastiquement la loi, en urgence.

"La puissance des idées fausses que diffuse l'Éducation nationale est incommensurable"

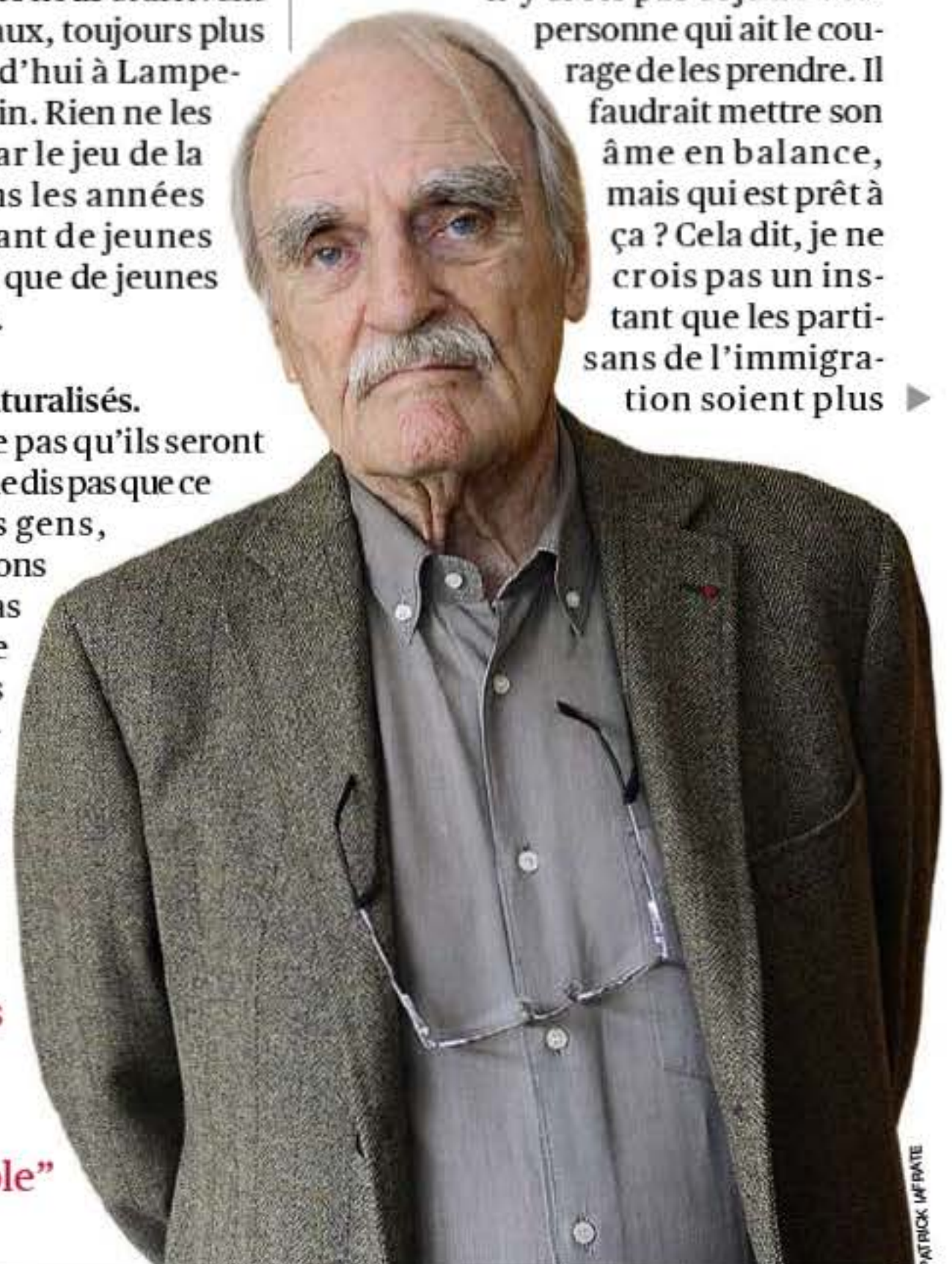
Jean Raspail

Comment l'Europe peut-elle faire face à ces migrations ?

Il n'y a que deux solutions. Soit on essaie de s'en accommoder et la France – sa culture, sa civilisation – s'effacera sans même qu'on lui fasse des funérailles. C'est à mon avis ce qui va se passer. Soit on ne s'en accommode pas du tout – c'est-à-dire que l'on cesse de sacraliser l'Autre et que l'on redécouvre que le prochain, c'est d'abord celui qui est à côté de soi. Ce qui suppose que l'on s'assoit quelque temps sur ces « idées chrétiennes devenues folles », comme disait Chesterton, sur ces droits de l'homme dévoyés, et que l'on prenne les mesures d'éloignement collectif et sans appel indispensables pour éviter la dissolution du pays dans un métissage général. Je ne vois pas d'autre solution. J'ai beaucoup voyagé dans ma jeunesse. Tous les peuples sont passionnants mais, quand on les mélange trop, c'est bien davantage l'animosité qui se développe que la sympathie. Le métissage n'est jamais pacifique, c'est une utopie dangereuse. Voyez l'Afrique du Sud !

Au point où nous en sommes, les mesures que nous devrions prendre seraient forcément très coercitives. Je

n'y crois pas et je ne vois personne qui ait le courage de les prendre. Il faudrait mettre son âme en balance, mais qui est prêt à ça ? Cela dit, je ne crois pas un instant que les partisans de l'immigration soient plus



► charitables que moi : il n'y en a probablement pas un seul qui ait l'intention de recevoir chez lui l'un de ces malheureux... Tout cela, c'est de la frime émotionnelle, un maelström irresponsable qui nous engloutira.

Il n'y a donc pas d'autre solution que la soumission ou la coercition ?

Il peut y en avoir une, mais qui n'aura qu'un temps : la constitution de communautés, d'isolats où trouverait refuge une population ethniquement et culturellement menacée par d'autres communautarismes. Du reste, cela commence déjà : on voit bien que les Français de souche fuient les quartiers dits sensibles. Les manifestations contre le mariage homosexuel sont aussi une forme de communautarisme : elles témoignent du refus par des millions de Français du "changement de civilisation" promis par la gauche et par Christiane Taubira. Aujourd'hui, tout le monde condamne le communautarisme, mais ce peut être une solution, au moins temporaire. Ces communautarismes opposés se renforceront mutuellement par l'animosité qu'ils se porteront et cela débouchera, à terme, sur des affrontements très sévères. Même s'il ne faut pas souhaiter qu'un malheur arrive.

Vous ne croyez pas à un sursaut, comme on en a vu souvent dans l'histoire de France ?

Non. Il fallait un esprit épique, le goût des destins élevés pour rendre possible un sursaut national. Il faudrait que des gens croient encore en leur pays. Je n'en vois plus beaucoup. À moins de réformer de fond en comble l'Éducation nationale et les médias audiovisuels en privant de tribune les enseignants et les journalistes qui participent à la désinformation... On a désacralisé l'idée de nation, l'exercice du pouvoir, le passé du pays. On a fendillé la statue de la France, on l'a défigurée (surtout la gauche !) au point que plus rien n'inspire le respect. La puissance des idées fausses que diffusent l'Éducation nationale et les médias est incommensurable.

Mais moi, je vis en France depuis 1 500 ans, j'y suis bien, avec les miens, et je n'ai pas envie que cela change... ●

Propos recueillis par
Fabrice Madouas
et Pauline Quillon

Finkelkraut : son plaidoyer pour la France

Identité

Loin du pamphlet contre l'immigration que décrivent ses détracteurs, le nouvel ouvrage du philosophe procède avant tout d'une salutaire prise en compte du réel.

Cachez cette identité que je ne saurais voir... Du moins cette identité française. Depuis la concertation lancée sur ce sujet par Éric Besson, en 2009 – et les débats, maladroits ou biaisés, qui ont suivi –, la notion d'identité nationale, « chimère assassine », est taboue et le mot même d'identité, « rance, moisi, fatal », est frappé d'interdiction. Mais les faits sont têtus. Chaque semaine ou presque, l'actualité, de Lampedusa aux campements roms en passant par le port du voile islamique, impose ces questions d'immigration, de frontière et de "vivre-ensemble". C'est à cette notion pour le moins délicate qu'est consacré le dernier ouvrage d'Alain Finkelkraut, *l'Identité malheureuse*.

Philosophe, romancier, essayiste, l'auteur est passé du statut d'intellectuel soixante-huitard à celui de "néo-réac" (lire notre encadré). Pourquoi avoir choisi ce sujet ? Marqué par les figures de Levinas, de Hannah Arendt, de Tocqueville ou de Kundera, l'auteur l'avoue : « Je ne pensais pas plus à la France qu'à l'air que je respirais », mais « j'ai été renvoyé à mon identité par ceux qui, de plus en plus nombreux, déclarent leur hostilité au pays d'accueil et par le défi à nos valeurs que représentent leurs références et leurs usages ».

Les réactions ne se sont pas fait attendre. Sociologues, journalistes, écrivains, invités des radios ou des plateaux télé, ses détracteurs se sont déchaînés. « *Incitation à la haine raciale* », « citations de khâgneux enrobant une pensée lepénisée », « défaite de la pensée » (le titre d'un de ses ouvrages)... L'auteur promet « la pensée Brignoles » – allusion à la victoire du Front national



dans une cantonale partielle. Il « justifie la vomissure raciste », estime même le journaliste de gauche Claude Askolovitch...

Pourquoi tant de haine ? Que dit l'auteur ? Il explique notamment que « dans une Europe qui n'a plus les moyens de maîtriser les flux migratoires et qui est devenue [...] un "continent d'immigration malgré lui", la France a changé, la vie a changé, le changement lui-même a changé. Il était une opération de la volonté, voici qu'il se produit sans que personne ne le programme ». Et ce qui se produit, « ce mouvement irrésistible de recomposition et de repeuplement du monde, c'est la crise de l'intégration ».

“L'antiracisme n'est plus le refus du racisme mais un combat acharné contre la réalité.”

Finkelkraut s'appuie aussi bien sur son propre ressenti que sur les travaux du géographe Christophe Guilluy, de la démographe Michèle Tribalat, du Haut Conseil à l'intégration. Il reprend, ici et maintenant, des idées développées en son temps par Claude Lévi-Strauss, notamment dans *Race et Culture*, sa conférence de 1971. Certes, l'auteur n'hésite pas à porter le fer dans la plaie. Contre les adeptes du politiquement correct : « Ils prônent l'abolition des frontières tout en érigeant soigneusement les leurs. Ils célèbrent la mixité et fuient la promiscuité. Ils font l'éloge du métissage mais cela ne les engage à rien sinon à se

